

Être et paraître

(L'Alcina de l'Arioste)

Dans le *Roland furieux*, la fée Alcina se donne à peine le temps d'exister. Elle surgit brusquement au sixième chant de l'œuvre. Après quatre chants de présence intermittente, elle disparaît pour toujours, aussi brutalement qu'elle est apparue. Cette immortelle échappe aux contraintes du temps, et semble fuir la mémoire même du poète, qui finit par la congédier sans crier gare, la renvoyant, si l'on ose dire, à son immortalité. Pourtant, *in extremis*, cette éclatante et froide allégorie va devenir la plus humaine des héroïnes. Haendel saura s'en souvenir, et l'accueillir dans sa musique, là même où le poète l'aura laissée.

Tout commence donc au sixième chant du *Roland furieux*. Roger aborde sur l'île de l'enchanteresse pour y découvrir, à son grand effroi, un arbre qui parle. C'est Astolphe, amoureux d'Alcine, et devenu myrte par ses sortilèges, qui raconte sa mésaventure comme ferait un damné de l'Enfer dantesque. Alcine est suprêmement belle et séductrice, mais son royaume est usurpé. Sa détentrice légitime se nomme Logistilla, c'est-à-dire la Raison¹. Roger, mis en garde, a bien

¹ Cf. L'Arioste, *Roland furieux* I (chants I-X), Les Belles Lettres, 1998, chant VI, 44-45.

l'intention d'éviter Alcine et de se rendre immédiatement chez la vertueuse Logistilla. Des armées d'ignobles monstres tentent de le freiner sans y parvenir, mais deux jeunes filles leur succèdent ; d'un simple sourire, elles interceptent le chevalier, le détournent et le font « entrer au paradis »². Survient Alcina, dont la beauté, métaphore verbale de la Vénus de Botticelli, nous sera longuement détaillée. Roger s'y laisse prendre, et désormais, Alcina sera « sculptée » dans son cœur : il ne peut concevoir « que piège et trahison se puissent accorder avec un si doux rire »³.

C'est le plus haut triomphe du paraître : la beauté mensongère se fait passer pour l'expression du Bien. Suit une scène étonnante : Roger, fou de concupiscence, attend dans son lit celle qui doit l'y rejoindre, sursaute au moindre bruit, compte le nombre de pas qui séparent les deux chambres⁴. La Beauté, croit-il encore, c'est ce qu'on désire. Enfin, la fée lui apporte le soulagement. Suivent des nuits d'amour et des journées de réjouissances gastronomiques et poétiques. Pour rompre le charme, il faudra l'anneau d'une magicienne honnête, Melissa. Et cet anneau révèle l'horrible vérité : « Tout, dans la beauté d'Alcine, était entièrement venu d'ailleurs ; la beauté disparue, il lui resta l'ordure »⁵. Le corps d'Alcine est un « fruit pourri ». Elle est atrocement laide, pâle, ridée, édentée. Elle a vécu plus longtemps que la sibylle de Cumès, et ne semble jeune et belle qu'à force de fards accumulés⁶. On comprend que Roger n'ait guère de peine à se déprendre.

² VI, 72.

³ VII, 11-18.

⁴ VII, 24-25.

⁵ VII, 70.

⁶ VII, 73.

*

L'ordre philosophique est ainsi rétabli : à la Beauté ne peut correspondre que le Bien. Alcina, puisqu'elle est méchante, est donc forcément vieille et laide. Le paraître recule devant l'être. La fée déchue, folle de rage et de douleur, abandonne la garde de sa ville pour se lancer à la poursuite du fuyard. Roger lui échappe et rejoint Logistilla, la déesse Raison, « éternelle beauté, grâce infinie », qui satisfait le désir dès qu'on la voit⁷. Pas de doute, si le regard suffit, sans la possession, la femme contemplée n'est plus séduction charnelle mais splendeur spirituelle, émanation du Bien. D'ailleurs Logistilla s'entoure de déesses acolytes qui ont nom Phronésis ou Sophrosyne.

On est en pleine allégorie néo-platonicienne. Le Beau, c'est la Vertu : Logistille, déesse de la Raison, est belle en esprit et en vérité. Dans le fameux tableau du Titien, *L'amour sacré et l'amour profane*, une femme est vêtue et l'autre nue. Or c'est la première qui représente l'amour profane, avec ses fards et ses artifices, tandis que la seconde incarne l'amour sacré, et sa beauté plus pure. Ce qui se joue dans cet épisode du *Roland furieux*, c'est donc bien la lutte du vrai contre le faux, de l'être contre le paraître, du beau charnel contre le beau spirituel ; nous sommes au pays du symbole et de l'allégorie. On comprend alors que l'Arioste abandonne brusquement Alcina dès qu'elle a fini de jouer son rôle de repoussoir ontologique.

*

Pourtant la fée délaissée, l'espace de quelques vers, va devenir profondément humaine, aussi humaine qu'il est possible. Elle a

⁷ X, 45-46.

commencé par symboliser la vanité des apparences, mais elle finit par incarner le désespoir d'être réduite à son paraître, et la souffrance de la chair qui vieillit sans cesser d'aimer. Car enfin, cette déesse qui n'aspire qu'à mourir, et qui connaît des souffrances d'amour d'autant plus irrémédiables qu'elle ne peut y mettre un terme par le suicide, cette fée horriblement vieille, qui dissimule son âge sous les fards, c'est évidemment, douloureusement, atrocement, une femme. Ses maquillages ne sont pas une invention magique, mais l'artifice bien terrestre d'une être flétri, dont l'immortalité de convention n'est qu'un motif supplémentaire de souffrir. Alcina doit vivre. Magicienne toujours, mais de sa seule douleur.

L'Angleterre du XVIII^e siècle n'est pas la Ferrare de la Renaissance, et l'œuvre de Haendel ne pouvait pas s'intéresser, chez l'Arioste, au débat néo-platonicien. C'est pourquoi le livret s'est empressé de supprimer le personnage de Logistilla, et s'est nourri de la *Jérusalem délivrée* plus que du *Roland furieux* : l'Armide du Tasse, nouvelle version d'Alcine, humanise et psychologise le personnage, tout en prolongeant heureusement ses plaintes.

Mais si l'Alcina du *Roland furieux* est moins touchante que l'Armide du Tasse, elle est plus désespérée, et pouvait toucher Haendel, en deçà de toute allégorie néo-platonicienne, par une abrupte et déchirante humanité. L'œuvre du compositeur commence alors où finit celle du poète : la musique déploie, en longues plaintes délectables, cette douleur humaine qui chez l'Arioste est à peine indiquée, furtive, et pourtant si cruelle. La musique fait vivre longuement, lentement, délicieusement une femme vaincue, humiliée, privée de ses sortilèges, mais immortelle et magicienne encore : dans son chant.